

LEVIATHAN

Un film de Andreï Zviaguintsev



Festival de Cannes 2014
Compétition
Prix du scénario

Date de sortie: le 24 septembre 2014

Drame, Russie 2014, DCP, couleur, 141 min, langue: russe, s.-t.: français

Distribution: cineworx gmbh • +41 61 261 63 70 • info@cineworx.ch • www.cineworx.ch

Presse: Eric Bouzigon • eric@bouzigon.ch • +41 79 320 63 82

Table des matières

Fiche artistique	2
Fiche technique	2
Synopsis	3
Notes d'intention	4
Interview avec Andreï Zviaguintsev	5
Biographie et filmographie	8
Presse	9

Fiche artistique

Kolia	Alexeï Serebriakov
Lilya	Elena Liadova
Dmitri	Vladimir Vdovitchenkov
Vadim Cheleviat	Roman Madianov
Angela	Anna Oukolova
Pacha	Alexeï Rozine
Roma	Sergueï Pokhodaev

Fiche technique

Réalisation	Andreï Zviaguintsev
Scénario	Oleg Neguine, Andreï Zviaguintsev
Producteurs	Alexandre Rodnianski, Sergueï Melkoumov
Coproducteur	Marianna Sardarova
Producteur exécutif	Ekaterina Marakoulina
Directeur de production	Pavel Gorine
Casting	Elina Terniaeva
Montage	Anna Mass
Maquillage	Galia Ponomareva
Costumes	Anna Bartouli
Son	Andreï Dergatchev
Décors	Andreï Ponkratov
Image	Mikhaïl Krichman
Musique	Philip Glass

Une production Non-Stop Production
avec le soutien du Ministère de la Culture de la Fédération de Russie,
du Fonds du cinéma
et de la fondation RuArts

Synopsis

«Leviathan» raconte l'histoire du mécanicien Kolia qui habite avec sa deuxième femme et son fils dans une maison, située idyllyquement au bord de la mer de Barents, au nord de la Russie. Vadim Cheleviat, le maire de la ville, souhaite s'approprier le terrain de Kolia, sa maison et son garage pour pouvoir bâtir un édifice de prestige. Il tente d'abord de l'acheter, mais Kolia ne peut pas supporter l'idée de perdre tout ce qu'il possède. Avec l'aide d'un ami avocat, il essaie de rendre public les agissements corrompus du maire. Cependant, ce dernier manigance un plan diabolique et une intrigue aux conséquences fatales se met en marche...



Notes d'intention

Quand un homme est aux prises avec sa propre angoisse devant le besoin et l'incertitude, quand les images floues de l'avenir le submergent, qu'il a peur pour les siens, peur de la mort qui rôde, que peut-il faire si ce n'est renoncer à sa liberté et à sa volonté après avoir, de son propre chef, transmis ces trésors à une personne de confiance contre de trompeuses garanties de sécurité, de protection sociale, voire d'une illusoire communauté?

Le regard que porte Thomas Hobbes sur l'État est celui d'un philosophe sur le contrat conclu par l'homme avec le diable: il le voit comme un monstre engendré par l'homme pour éviter la guerre de «tous contre tous» et par l'envie bien compréhensible d'acquérir la sécurité en échange de la liberté, son seul bien authentique. De même que nous sommes tous, depuis notre naissance, marqués par le péché originel, nous naissons tous dans un «État». Son pouvoir spirituel sur l'homme ne connaît pas de limites.

La laborieuse alliance de l'Homme et de l'État est, depuis longtemps, un thème de la vie en Russie. Mais, si mon film est ancré dans le terreau russe, c'est seulement dû au fait que je ne ressens aucune parenté, aucun lien génétique avec quoi que ce soit d'autre. Je suis, cependant, profondément convaincu que, quelle que soit la société dans laquelle chacun de nous vit, de la plus développée à la plus archaïque, nous serons forcément tous confrontés un jour ou l'autre à l'alternative suivante : vivre en esclave ou vivre en homme libre. Et si nous pensons naïvement qu'il doit bien y avoir un type de régime étatique qui nous libère de ce choix, nous nous fourvoyons totalement. Il y a, dans la vie de chaque homme, un moment clé où il se retrouve face au système, au «monde» et où il doit défendre son sens de la justice, son sens de Dieu sur Terre. Or c'est justement parce qu'il est encore possible de poser ces questions au spectateur et de trouver un héros tragique dans nos contrées, un «fils de Dieu», un personnage qui fût de tout temps tragique, que ma patrie n'est pas encore perdue pour moi, ni pour tous ceux qui ont fait ce film.

Andrei Zviaguintsev



Interview avec Andreï Zviaguintsev

D'où vous est venue l'idée de LEVIATHAN?

En 2008, j'ai entendu quelqu'un raconter une histoire, qui s'était déroulée en 2004, d'un Américain nommé Marvin Heemeyer. Marvin Heemeyer, un homme simple de 52 ans, soudeur de profession, vivant seul, possédait un atelier. Juste à côté se trouvait une usine qui avait fait faillite et un grand groupe américain avait décidé de la reprendre et d'en relancer l'activité. Pour ce faire, ils avaient racheté des terres qui jouxtaient l'atelier de Heemeyer. Je ne vais pas m'étendre sur le sujet, mais la lutte qu'il a engagée contre ce groupe, mais aussi contre la mairie, la police et les pouvoirs publics de l'État du Colorado, ne l'a mené à rien. Le désarroi l'a, en revanche, conduit un jour à prendre un bulldozer, à le transformer en blindé et à descendre en ville pour méthodiquement détruire plusieurs bâtiments administratifs. Cette histoire m'a profondément frappé et j'y ai vu l'image d'une incroyable rébellion. Je l'ai à mon tour racontée à Oleg Neguine, mon scénariste habituel, alors même qu'«Elena» n'était pas encore tourné, en lui disant que ça ferait une idée de film formidable.

Puis il y eut une deuxième étape, qui m'a convaincu de continuer à creuser cette idée, quand j'ai lu la nouvelle «Michael Kohlhaas», de Heinrich von Kleist, qui dans sa première partie semble venir en miroir de l'histoire de Heemeyer. Tout commence par le fait que Kohlhaas, marchand de chevaux, se rend au marché pour vendre des bêtes et, en chemin, alors même qu'auparavant la voie était libre, il tombe sur une barrière de péage. Or la personne qui m'avait raconté l'histoire de Heemeyer m'avait dit qu'une palissade avait été dressée tout autour de son terrain et qu'il devait lui aussi franchir désormais une barrière pour sortir. Je me suis dit que c'était incroyablement similaire. Pour Kohlhaas, dont l'action se passe du temps de la Réforme, même Martin Luther s'en est mêlé, lui enjoignant de déposer les armes. Car il a commis des choses vraiment horribles pour faire rétablir la justice! Il a poursuivi un noble pour que celui-ci lui rende le cheval qu'il lui avait pris en guise de péage et auquel il avait infligé les pires traitements, ne voulant en contrepartie ni argent ni un autre cheval, mais disant : «c'est celui-ci que je veux que tu me rendes, en vertu du droit que m'a accordé la nature». Une foule immense l'a rallié et est devenue une véritable armée qui a brûlé la ville de Leipzig... Oleg et moi-même avons immédiatement décidé de transposer cette histoire en Russie.

Qui a eu l'idée d'appeler ce film LEVIATHAN ?

Initialement, le film s'appelait «Le Paternel». C'est en relisant le Livre de Job que le titre LEVIATHAN m'est venu à l'esprit. Puis j'en ai parlé avec une amie philosophe qui m'a demandé si c'était lié à Hobbes, que je n'avais pas lu auparavant. Elle m'a raconté de quoi retournait le livre et j'ai compris que ce film ne pouvait s'appeler qu'ainsi. Je me suis plongé dans la lecture et dans l'idée maîtresse que sous-tend Hobbes: l'homme, ayant compris qu'il va être bientôt plongé dans la guerre «de tous contre tous», invente l'État pour que cette guerre n'arrive pas. L'État intervient ainsi pour lui garantir une protection sociale, pour le défendre, le protéger. C'est la création même du système des relations sociales qui peut empêcher la nature humaine de plonger les hommes dans la guerre « de tous contre tous ». En échange de ces garanties, l'homme abdique sa liberté au profit de l'État. Au final, ce titre n'est pas juste une étiquette que

j'ai collée sur le film, c'est une partie intégrante du projet dans son ensemble. Il place le film à un autre niveau, lui confère une autre dimension.

Comment avez-vous constitué votre équipe technique et artistique?

J'ai retrouvé mon producteur Alexandre Rodnianski et mon équipe habituelle (directeur de la photo, chef-décorateur, chef-costumière, monteuse, etc.). J'ai aussi retrouvé Elena Liadova, à laquelle je souhaitais donner un rôle, ce qui ne m'était encore jamais arrivé car Oleg et moi n'écrivons pas pour un acteur : on écrit, et ensuite on cherche le meilleur acteur pour le rôle. Mais celui qu'avait interprété Elena Liadova dans Elena m'avait frustré, car il était très court, et je voulais la retrouver. Pour ce qui est des deux rôles masculins, j'avais besoin de visages, de silhouettes, de carrures (ce qu'en russe on appelle des «typages», comme des prototypes de personnages). Pour le mari, je voulais un homme brut de décoffrage, carré, anguleux, direct. Quant à l'amant, je cherchais quelqu'un qui puisse être son pendant, mais plus éduqué, plus «citadin». À la différence de Liadova, on a fait faire des essais à de très nombreux acteurs jusqu'à ce qu'on s'arrête sur Alexeï Serebriakov pour le rôle du mari et Vladimir Vdovitchenkov pour celui de l'avocat.

En ce qui concerne le compositeur Philip Glass, l'histoire est assez plaisante. Pour «Elena», j'avais choisi un morceau de lui que j'avais entendu par hasard et qui m'avait accompagné pendant toute la préparation. Quand on lui a demandé les droits d'utiliser ce morceau, il nous a dit qu'il était prêt à écrire une nouvelle partition exprès pour le film, mais c'est ce morceau que je voulais pour «Elena» et pas un autre. En revanche, je lui ai dit que j'adorerais qu'il compose une musique pour un autre de mes films. Quand s'est posée la question de la musique pour LEVIATHAN, Philip Glass n'attendait qu'un signe pour la composer, mais je n'étais pas sûr que ses compositions s'accordent avec ce film-ci. J'ai longtemps attendu en me disant que je ne me voyais pas lui commander une partition dont je ne me servais peut-être pas! Puis je me suis convaincu que sa musique correspondait une fois de plus à mon film. On lui a alors écrit... mais trop tard: devant honorer des commandes, il ne pouvait pas écrire de partition avant six mois. J'ai donc eu recours à des compositions qu'il avait écrites auparavant et dont nous avons acquis les droits, et elles collaient parfaitement à LEVIATHAN!



C'est la première fois qu'un film russe montre la collusion du pouvoir et de l'Église autour d'une histoire de corruption. Lorsque vous écriviez ce scénario avec Oleg Neguine, aviez-vous pleinement conscience d'écrire un brûlot qui, peut-être, allait être interdit ?

J'aimerais qu'ils essaient d'interdire ce film, juste pour voir. Pour ce qui est de l'écriture, oui, absolument. Quand on a imaginé cette fin, c'est plus qu'un frisson qui nous a parcourus, c'est comme si un éclair nous avait atteints à la colonne vertébrale, tellement nous étions sûrs de l'absolue vraisemblance, de la brûlante vérité de la situation. On s'est immédiatement représenté le plan final qui devait venir répondre au premier plan de la maison au début du film: en replaçant la caméra à l'exact endroit où elle était au début pour le plan large et en refaisant ce même plan large, avec l'église à la place de la maison, nous étions sûrs de boucler la boucle. Et on s'est dit que le spectateur serait aussi atteint que nous.

On savait tout cela en l'écrivant, bien sûr, et le doute m'a envahi, car je respecte profondément ce qu'est l'Église, mais pas celle-ci, pas celle qu'on montre, pas celle qui est faite de briques et de pierres, mais l'essence même de l'Église. Mais il est impossible d'aborder cette essence même sans toucher à tout le reste. Pour nous, en revanche, il était capital de souligner que l'évêque ne sait pas le prix payé pour que soit construit ce pompeux édifice, «la vitrine de la ville» (on avait même cette réplique qu'on n'a pas gardée : «La ville n'a pas de vitrine. L'église sera cette vitrine.»). D'où ce dialogue avec le maire qui s'apprête à lui raconter ses difficultés et auquel l'évêque répond qu'il ne veut rien savoir, qu'il n'est pas à confesse. C'est là qu'est son propre péché, sa faute, car il DOIT savoir ce qui se passe.

Oleg Neguine et vous avez reçu le Prix du scénario à Cannes cette année. Comment travaillez-vous? Ensemble ou à distance?

On a essayé d'écrire ensemble, mais ça ne fonctionne pas. Donc on s'assoit, on discute, on parle, on papote – jusqu'à ce qu'une idée surgisse. Pour Oleg, c'est ce que j'appelle «le noyau». Il me dit à ce moment-là: «J'y vais.» Et il part écrire, puis revient un certain temps après avec un scénario prêt à tourner (c'est ainsi que ça s'est passé pour «Elena» et pour LEVIATHAN). Je le lis et on commence à réfléchir aux lieux, aux acteurs... Parallèlement, on se trouve un bureau et pendant un mois, parfois deux, on «nettoie» le scénario: on ajoute, on retranche, on supprime, on invente ensemble (la fin d'«Elena» n'était pas dans le scénario initial, elle est apparue au moment du «nettoyage»). Pour LEVIATHAN, outre le scénario, les décors étaient essentiels: Mikhaïl Kritchman et moi sommes partis en quête d'une ville qui nous convienne: on en a vu 70 en trois mois dans un rayon de 600 km autour de Moscou! Mais c'est le chef-décorateur, Andreï Ponkratov, qui, sur Internet, a trouvé des photos de ce village sur la mer de Barents; nous y sommes allés, avons décidé que c'était l'endroit idéal et tout s'est enclenché...

Propos recueillis et traduits du russe par Joël Chapron le 6 juin 2014 au 25e festival du cinéma russe de Sotchi où Andreï Zviagintsev était président du jury. Egalement traducteur de «Elena: histoire d'un film d'Andreï Zviagintsev», Ed. Cygnet Publishing. À paraître cet automne.

Biographie et filmographie

Andreï Petrovitch Zviaguintsev est né le 6 février 1964 à Novossibirsk, une ville de Sibérie.

D'abord acteur, il a étudié à l'institut de théâtre de Novossibirsk avec Lev Belov jusqu'en 1984, puis travaille à Moscou avec Evgueni Lazarev à l'Académie russe des arts du théâtre. Dans les années 1990, il obtient des rôles secondaires dans des productions télévisées ainsi qu'au cinéma. Sa première expérience de metteur en scène s'effectue en 2000, lorsqu'il réalise 3 nouvelles («Boussido», «Obscure» et «Le Choix») pour la série «Black Room» de la chaîne REN-TV.

Il se révèle au grand public dès son premier long-métrage «Le Retour», récompensé par le Lion d'or de la Mostra de Venise 2003, qui obtient un grand succès international.

Avec «Le Bannissement», il accède à la sélection officielle du Festival de Cannes 2007 où son comédien Konstantin Lavronenko, déjà présent dans «Le Retour», obtient le Prix d'interprétation masculine. Son drame «Elena» est récompensé par le Prix spécial du jury de la section Un certain regard au 64ème Festival de Cannes.

Il revient en compétition officielle à Cannes en 2014 avec LEVIATHAN qui reçoit le Prix du scénario.

FILMOGRAPHIE

2014: LEVIATHAN

2012: ELENA

2007: LE BANNISSEMENT

2003: LE RETOUR

2000: BLACK ROOM, série télévisée en 3 épisodes



Presse

Mais LEVIATHAN est aussi une comédie très dark qui brocarde les quatre piliers de la Russie moderne : le semblant de démocratie, la corruption, la religion et la vodka. L'infusion politique où s'entremêlent un rapport maladif à l'Etat, le pharisaïsme orthodoxe et une violence symbolique ancestrale est dénoncée dans une mise en scène d'un tarkovskisme dément (les plans lunaires et cosmogoniques) où il ne faudrait surtout pas voir de la pesanteur, mais une grâce qui gagne progressivement en intensité, en noirceur et en complexité. Comme un monstre de cinéma.

Première

Si l'on avait écrit, avant le début de ce Festival, que l'un des films où l'on rirait le plus serait le LEVIATHAN, d'Andreï Zviaguintsev, personne ne nous aurait pris au sérieux. Considéré comme l'un des maîtres du formalisme russe, ce cinéaste surdoué, né en 1964 à Novossibirsk, en Russie, s'est fait connaître grâce à des films comme Le Retour (Lion d'or à Venise en 2003) ou encore Elena (2012), dont l'influence est davantage à rechercher chez Bergman ou Tarkovski que du côté de Lubitsch. N'allez pourtant pas croire que Leviathan, présenté en compétition, vendredi 23 mai, est un film comique. C'est même tout le contraire, à classer plutôt dans la catégorie des œuvres désespérées.

Le Monde

Film supérieurement intelligent, parfois très drôle – ce qui est nouveau –, magnifiquement filmé et interprété, LEVIATHAN offre une richesse inouïe de thèmes de réflexion.

À l'ambition du propos – qui prend une dimension spirituelle avec l'évocation du livre de Job – répond celle de la forme. Les images du chef opérateur Mikhaël Krichman, fidèle compagnon de route du réalisateur, sont d'une beauté absolue, presque minérale. Le rythme envoûtant oblige le spectateur à lâcher prise, pour se laisser porter vers l'inconnu et prendre conscience, petit à petit, de l'intensité et de la profondeur de l'œuvre qu'il lui est donné de découvrir. Du grand, très grand cinéma, que le jury de Jane Campion ne pourra laisser hors du palmarès final.

La Croix

Le cinéma de Zviaguintsev se caractérise par une grande rigueur intellectuelle et morale qui soulève un souffle métaphorique. LEVIATHAN reconduit la mélancolie, mais surprend par son humour (noir). A plusieurs reprises, le public s'est esclaffé. Notamment lorsqu'au cours d'un pique-nique imbibé de vodka, un joyeux drille exhibe des portraits officiels des dirigeants soviétiques pour faire des cartons. «Et les nouveaux?» demande un copain. «On n'a pas encore le recul historique», réplique le mariolle...

Le Temps